

Le désir de savoir fait penser

Le cas du petit Hans

Julia Maria Borges Anacleto et Léandro de Lajonquière

Il est habituellement admis dans le domaine de l'éducation que la pensée est un produit de l'intelligence et que celle-ci est donnée à la naissance. Alors, l'intelligence est considérée comme une sorte d'organe biologique soumis à une logique développementale. En ce sens, les transformations de la pensée sont comprises comme des restructurations progressives de l'intelligence selon un programme évolutif naturel et normal, plus ou moins variable selon la motivation ou l'affectivité de l'enfant, cette dernière composante étant généralement considérée comme un obstacle au développement de la pensée. D'après cette conception, le discours des enfants tenus dans le cadre d'entretiens d'expertise – réalisés notamment par des psychopédagogues n'ayant pas forcément une posture clinique – est évalué par rapport à un supposé programme évolutif pré-déterminé et, par conséquent, toute différence entre ce que dit l'enfant et ce qui est attendu est considérée par les professionnels comme une déviation ou l'indice d'un échec, ou d'un trouble du développement de l'intelligence dont les causes seraient émotionnelles ou affectives.

Cependant, cette idée couramment répandue d'une intelligence naturellement donnée est remise en question à partir d'une réflexion singulière résultant d'une double référence aux travaux épistémologiques de Jean Piaget et de la psychanalyse dans les recherches doctorales en sciences de l'éducation réalisées par Léandro de Lajonquière (1992) et Julia Maria Borges Anacleto (2019).

Nous ne reviendrons ici pas sur les lignes principales de ces travaux, le lecteur francophone intéressé pouvant consulter dans cette même revue l'article « Pour une clinique de l'apprendre » (de Lajonquière, 2020). Nous reprendrons la problématique de ce qui anime les apprentissages en d'autres termes. Nous nous posons la question à partir de la psychanalyse de ce qui cause le penser ou nous fait penser. Notre but est notamment d'apporter des repères conceptuels afin de prendre en compte ce que les enfants disent aux divers professionnels intéressés à évaluer la nature de la pensée enfantine dans le cadre des entretiens à visée psychopédagogique. L'enjeu est à notre avis de ne pas réduire le déploiement de la pensée à un supposé processus psychobiologique d'évolution naturelle et normale.

Pour ce faire, nous proposons de revenir au cas clinique freudien du petit Hans dans le but de préciser la notion de *désir de savoir*. Celui-ci, opérant inconsciemment et de façon paradoxale, ne doit pas être confondu avec la motivation ou le désir d'apprendre répertoriés habituellement dans le domaine de l'éducation comme causes de la pensée. En particulier, nous entendons reprendre la question de la place de *l'angoisse de castration* dans le penser. L'expérience oedipienne – qui permet de sortir de l'impasse autour de l'objet du désir maternel – est à mettre en corrélation avec la théorie lacanienne du signifiant, afin de comprendre que la *métaphore paternelle* met à l'œuvre le *signifiant du manque* dans l'Autre. La sortie de l'impasse oedipienne est tenue comme ce qui, à partir d'un *parcours signifiant*, s'inscrit psychiquement comme impossibilité de savoir sur le désir qui devient ainsi désir de savoir. Cette impossibilité de savoir anime le penser en tant que vérité. En ce sens, nous réitérons à cette occasion ce que nous avons affirmé dans nos thèses de doctorat respectives (Borges Anacleto, 2019 ; de Lajonquière, 1992) dans le cadre de la tradition de recherche psychanalytique issue de l'enseignement lacanien : il n'y a pas de pensée en dehors du champ de la parole et du langage au sein duquel tout sujet est pris dans une *dialectique* entre la *demande d'amour* et le *désir de savoir*.

Théories sexuelles infantiles

Freud est amené à considérer que les théories sexuelles infantiles sont un phénomène universel chez les enfants. Il y reconnaît le lien entre l'intérêt sexuel et la poussée vers le savoir sous forme d'enquête et de théorisation, notamment en ce qui concerne l'origine des enfants et la différence anatomique entre les sexes.

Tout particulièrement, Freud (1908/2007) postule le lien entre l'émergence des théories sexuelles infantiles et l'expérience de la perte, en l'occurrence la perte de l'amour parental, qui entraînerait une menace pour le Moi de l'enfant. Ces expériences vécues par l'enfant comme désagréables soulèvent des questions qui prennent la forme d'énigmes qu'il doit résoudre afin d'acquérir un certain contrôle sur le monde qui l'entoure et empêcher la répétition des événements redoutés. Freud souligne également que ces théories infantiles sont très particulières puisqu'elles se différencient de ce que les adultes peuvent éventuellement offrir comme réponse à ces questions. De plus, l'éventuelle clarification de l'adulte est refusée par l'enfant parce qu'elle ne s'accorde pas à ce qui est proprement déterminant dans l'investigation menée par l'enfant.

Ainsi, dans la mesure où des événements tels que la naissance d'un nouveau bébé ou la découverte de la différence anatomique entre les sexes sont ressentis par l'enfant comme des menaces de perte, ils ont la propriété « d'aiguiser sa capacité de penser » (Freud, 1908/2007, p. 230), ce qui conduit Freud à soutenir l'émergence, dans ces premières années de

l'enfance, de la « pulsion de savoir ou pulsion du chercheur » (Freud, 1905/2006, p. 130).

Qu'est-ce qui fait que ces observations sont ressenties comme une menace ? Si on suit la perspective psycho-développementale très présente dans l'imaginaire pédagogique, les formulations infantiles sont considérées comme l'expression d'un processus d'adaptation progressif de la pensée intelligente aux exigences d'une supposée réalité objective extérieure au champ de la parole et du langage. En ce sens, il y aurait une situation initiale d'harmonie perturbée par l'entrée en scène d'un élément extérieur, en l'occurrence la distinction anatomique des sexes. De cette manière, la question de ce qui cause la pensée est étouffée au profit de l'idée de facteurs conditionnant le développement naturel et normal d'un psychisme préexistant, plus au moins intelligent, sans rien dire de ce qui fait que ces facteurs extérieurs viennent affecter ou non le penser.

Dans toute la théorisation freudienne, il est possible de repérer des moments où la thèse selon laquelle l'enfant vivrait dans un état d'harmonie et de complétude avant l'incidence du complexe de castration montre toute sa fragilité épistémologique. En particulier en ce qui concerne la conceptualisation de l'angoisse, nous voyons comment la perte de l'objet de satisfaction est placée de plus en plus tôt dans l'histoire de vie de l'enfant jusqu'à être conçue comme transmise de façon phylogénétique (Freud, 1909/1998, 1926/1992). C'est là qu'il est important de se pencher sur le cas du petit Hans, car il fournit le matériel que Freud – et plus tard Lacan – utilisent pour élucider la constitution subjective traversée par l'angoisse de castration.

Le cas clinique du petit Hans

Hans – garçon de cinq ans dont le père est un enthousiaste de la psychanalyse naissante dans la Vienne de la première décennie du vingtième siècle – est le personnage qui fournit à Freud les principales observations qu'il prend comme base pour l'examen des théories sexuelles infantiles. Le cas clinique du petit Hans, construit par Freud (1909/1998) à partir du recueil des observations et dialogues réalisé par le père de l'enfant, aboutit à établir la notion d'hystérie d'angoisse, si importante dans la construction de sa métapsychologie. Ce cas présente une relation étroite entre les formulations infantiles et le drame oedipien. Toute son exposition prend la forme d'une enquête autour du passage de ce qui était une simple curiosité sexuelle du garçon à la conformation d'une hystérie d'angoisse conduisant à une phobie des chevaux perturbatrice de la vie quotidienne familiale.

Le texte s'ouvre sur la présentation d'un garçon heureux et curieux. Hans cherche à circonscrire une question qui pourrait se résumer à l'alternative suivante : avoir ou ne pas avoir un « fait-wiwi »¹, critère selon lequel il

1. On trouve aussi l'expression « fait-pipi » pour rendre compte du terme *Wiwimacher* traduit ici en « fait-wiwi » par J. La-planche (Freud, 1998).

classe les objets animés et inanimés qui l'entourent. Près de deux ans après les premiers rapports adressés à Freud, le père lui décrit dans les moindres détails le début de la phobie de Hans. Il parle d'un rêve d'angoisse qui marquerait le tout début de la souffrance, un rêve dans lequel la mère du garçon s'en allait, l'empêchant d'échanger des caresses. Selon le père, ce n'était pas la première fois que Hans manifestait la peur d'être séparé de sa mère à l'heure du coucher, ce qui incitait celle-ci à le prendre dans son lit. Cependant, après ce rêve qui le rend très agité, le garçon est affecté par de nombreuses angoisses, principalement au cours de sa promenade quotidienne. La première fois que cela se produit, il était avec la nounou et demande à être ramené à la maison pour être avec sa mère. Pourtant, le lendemain, alors qu'il était accompagné de sa mère elle-même, l'angoisse a persisté. Interrogé par son père sur les raisons de cet affect, il a répondu qu'il avait peur qu'un cheval le morde.

L'analyse du matériel clinique du cas servira à la caractérisation freudienne de l'hystérie d'angoisse en établissant une relation entre celle-ci et le refoulement psychique. Revenant sur les faits qui marquent l'irruption de l'angoisse puis de la phobie, Freud parle de la première comme indice d'un souhait érotique refoulé. L'opération de refoulement libère un affect détaché de tout objet. Il affirme également que, le refoulement ayant déchaîné un processus anxiogène, il n'est plus possible de contourner la situation en offrant l'objet qui, à l'origine, devait supposément satisfaire le désir. Cela expliquerait pourquoi Hans ne pouvait pas se débarrasser de son angoisse en allant simplement se promener avec sa mère. Le refoulement des souhaits incestueux était en cours. La persistance de son angoisse, même aux côtés de sa mère, installe la construction d'une phobie des chevaux. Cependant, la question qui reste énigmatique pour Freud est celle de la cause du refoulement inconscient. Quelque chose est en train de se transformer dans la vie du petit Hans, mais de quoi s'agit-il et, surtout, pourquoi cela s'accompagne-t-il d'une si grande souffrance psychique ?

Considérant le déplaisir comme une condition nécessaire au refoulement résultant de l'incompatibilité entre la satisfaction d'une certaine pulsion et « d'autres revendications et desseins » (Freud, 1915/1998, p. 190), Freud s'interroge sur l'origine de cette incompatibilité. Dans le cas de Hans, plusieurs éléments conduisent au thème de la castration.

La formulation de l'hystérie d'angoisse est à la base de cette montée en puissance du complexe de castration jusqu'à devenir un élément de plus en plus central dans l'œuvre freudienne. Avant cette élaboration, l'angoisse était considérée par Freud comme une manifestation d'un type spécifique de névrose différent de l'hystérie. Dans le cadre de la névrose d'angoisse (Freud, 1895/1998), cet affect est conçu comme résultant d'une excitation purement somatique, ce qui distingue ce cadre de l'hystérie dont son expression dérive d'une énergie psychique libérée par le refoulement. Dans le cas de Hans, Freud est confronté à l'impossibilité de reconduire les affects

sur les voies de la satisfaction. Il soutient donc à ce stade de l'élaboration de sa métapsychologie que, comme l'hystérie de conversion (Freud, 1894/1998), l'hystérie d'angoisse dérive d'une déconnexion de la libido des représentations pathogènes suite à l'opération psychique du refoulement.

À travers ce que Hans raconte et son comportement autour de son symptôme phobique, Freud avance vers la centralité du complexe de castration dans l'expérience oedipienne. Le garçon veut être avec sa mère, échanger des caresses et dormir avec elle. La naissance de sa sœur s'annonce comme une part de la rupture de cette relation très étroite avec la mère. En outre, Hans raconte avoir vu une fille être avertie par son père de ne pas tendre le doigt vers un cheval, sinon il pourrait le mordre. Cet élément sera l'une des clés qui conduira Freud au thème du complexe de castration par l'interconnexion avec une situation dans laquelle la mère, le voyant toucher son pénis, le réprimande avec une menace concrète de castration. La raison en est que « l'énoncé verbal dont Hans habille la mise en garde du père rappelle la formulation verbale de la mise en garde contre l'onanisme (y mettre le doigt) » (Freud, 1909/1998, p. 105). Dès lors, Freud se rend compte qu'avoir ou ne pas avoir le pénis n'est pas seulement une question de classification du monde. Hans craint la possibilité de perdre cette partie de son corps qu'il chérit tant et cette crainte devient la peur que le cheval le morde. La relation entre le refoulement des souhaits libidinaux à l'égard de la mère et la menace de castration devient évidente pour Freud.

La question des bébés passe au premier plan dans la dernière phase de l'analyse de Hans. Le garçon s'est interrogé sur le rôle de la mère et du père dans la procréation et surtout sur celui qui décide de la naissance d'un enfant, indiquant la présence, dans ces enquêtes, de ce qui cause le désir parental à l'origine de sa venue au monde et de celle de sa sœur. La phobie de Hans trouve une issue après une dernière fantaisie dans laquelle un plombier lui enlève le derrière avec une pince pour lui en donner un autre, ainsi que son fait-wiwi, ce à quoi le père ajoute promptement que c'est aussi pour lui donner « un plus grand fait-wiwi et un plus grand derrière » (Freud, 1909/1998, p. 87). Avec cette fantaisie, interprétée dans la clé du dépassement du complexe de castration, l'analyse de Hans se termine, mais la question du rapport entre angoisse, castration et refoulement continue d'être pensée par Freud.

L'angoisse de castration

La formulation de l'organisation phallique – comme organisation sexuelle infantile liée à la dissolution du complexe d'Œdipe et dans laquelle un seul organe génital serait conçu – donne à la notion de complexe de castration une plus grande centralité dans la théorisation freudienne. Elle est liée à la formulation du deuxième modèle pulsionnel (Freud, 1920/2002) et de la deuxième topique psychique (Freud 1923/2010). Tout ce mouvement

théorique aboutit également à une nouvelle conceptualisation de l'angoisse. Celle-ci est désormais comprise comme angoisse de castration, ce qui implique que cet affect, jusqu'alors considéré comme propre à un type de destin de l'énergie libidinale libérée par le refoulement, devient désormais étroitement liée à l'opération même du refoulement conduisant à une inversion de la relation causale. Freud soutient que c'est la menace de castration qui déclenche l'angoisse pour l'investissement libidinal du symbole mnésique, équivalent d'un signe de déplaisir qui, alerte de danger, met en branle le processus défensif du refoulement.

Concernant la formation de ce symbole mnésique affectif, Freud (1926/1992) conçoit l'angoisse infantile comme responsable de cette formation, l'identifiant à une angoisse automatique déclenchée en réaction à une expérience traumatique, effet de la séparation d'avec le premier objet d'investissement libidinal. Il est possible de vérifier ici la fragilité de l'idée selon laquelle, avant l'incidence du complexe de castration, l'enfant vivrait une réalité d'harmonie et de complétude. Freud remonte de plus en plus loin dans la recherche d'un événement primordial de perte d'objet, parlant même d'un possible traumatisme de naissance. Enfin, il renvoie également l'angoisse infantile à un symbole, affirmant l'établissement de points d'attache libidinaux comme liés à des contenus transmis de façon phylogénétique. Le lien entre angoisse infantile et fantasmes originaires ouvre la voie à Lacan, dans sa relecture du cas Hans, pour penser le caractère structurel et non contingent de l'angoisse de castration, maillon intermédiaire dans l'inscription psychique du manque d'objet comme cause du désir. Dans cette démarche, Lacan mettra de côté l'hypothèse freudienne d'une transmission phylogénétique des fantasmes originaires.

Dialectique de la demande et du désir

La relecture lacanienne du cas du Petit Hans (Lacan, 1956-57/1994) apporte de nouvelles perspectives à la problématique des investigations sexuelles infantiles. Nous avons vu comment Freud en vient à formuler l'angoisse de castration comme ce qui émerge de l'activation du signal d'angoisse, symbole mnésique d'une perte primordiale remontant à la naissance, voire au-delà dans la mesure où les fantasmes originaires pointaient dans la direction d'un héritage phylogénétique. Reconsidérant l'idée freudienne de l'héritage phylogénétique en termes de transmission symbolique, Lacan met en évidence la nécessité de s'orienter vers une perspective structurale afin d'élucider la causalité psychique.

Ainsi, le retour lacanien à Freud circonscrit la constitution du sujet comme effet du signifiant ainsi que l'entrée de l'enfant dans l'ordre symbolique en termes de conquête d'un lieu singulier de parole ou d'énonciation. Selon Lacan, le registre symbolique préexiste à tout nouvel être qui vient au

monde et il est structuré par ce que lui-même appelle la logique du signifiant.

La considération par Lacan des formations inconscientes comme des phénomènes de langage le conduit à réaliser une importation conceptuelle des éléments de la linguistique de Saussure, avec la torsion de sens que cette opération épistémologique entraîne. Les formations inconscientes remettent en cause l'unité du signe linguistique, révélant la prééminence d'une fonction signifiante inconsciente. Ainsi, bien que le signe, comme relation psychique du signifiant avec un signifié, soit supposé par celui qui parle dans sa quête communicative, l'énonciation est toujours soutenue par l'enchaînement des signifiants qui finit par rendre instable la signification. La logique du signifiant est celle qui démantèle l'unité du signe en opérant avec ses propres lois – qui sont celles de la métaphore et de la métonymie – donnant au langage un caractère d'équivocité constitutive.

En abordant les formulations infantiles présentes dans le cas de Hans, Lacan les articule au fonctionnement de la structure signifiante en termes d'une dialectique intersubjective de la demande et du désir, visant la construction de sa théorie de la constitution du sujet en termes structuraux. Dans cette lecture, la centralité qu'il accorde au manque comme constitutif de l'objet dans la psychanalyse joue un rôle fondamental. Ainsi, dans le contexte du cas Hans, les théories sexuelles infantiles apparaissent dans leur dynamisme comme un jeu autour de l'impossibilité d'apprendre l'objet du désir maternel, visant à inscrire symboliquement le manque d'objet dans le registre du savoir comme cause du désir.

Reprenant les termes dans lesquels éclatent l'angoisse de Hans et, par la suite, sa phobie, Lacan affirme que cette angoisse dérive du caractère insupportable que revêt la relation avec la mère, soulignant de cette façon qu'il ne s'agit pas de quelque chose qui vient ébranler une relation qui, par elle-même, indiquerait une complémentarité ou une harmonie entre sujet et objet de satisfaction pulsionnelle. Il s'agit au contraire, selon lui, d'un nœud dans lequel le garçon est pris et qu'il a besoin de dénouer, parce qu'il y a quelque chose qui est déjà en jeu dans la relation entre la mère et l'enfant et qui indique un au-delà de celle-ci. En effet, la mère est assujettie à l'ordre symbolique dans lequel il y a une sorte de malentendu sur l'objet, malentendu qui dérive de la propre équivocité du langage régi par les lois du signifiant et qui se répercute dans l'expérience de l'enfant d'entrée dans cet univers du langage en tant qu'un être humain.

Dans un premier temps, l'appel émis par l'enfant se présente à cet autre qui le prend en charge – et qui assume la place de celui qui a la clé d'accès au langage, donc la place de l'Autre – comme une demande. Celle-ci prend sens grâce au croisement d'une intentionnalité supposée présente dans l'appel de l'enfant avec la chaîne signifiante où la mère cherche à articuler le désir. C'est là que s'installe le malentendu qui fait de l'objet de la satisfaction un signifiant et non un objet quelconque de la vie quotidienne.

La demande se constitue alors dans le champ de l'Autre, résultat du sens que la mère donne au cri de l'enfant devenu un appel grâce à la « projection du désir de l'Autre » (Dor, 1985/2002, p. 186). Par conséquent, dans ce passage de l'appel à la demande, quelque chose est toujours produit comme un reste, dans la mesure où le désir maternel est structurellement désir de quelque chose d'autre, de différent, rendant l'expérience de la satisfaction essentiellement liée à l'expérience de la différence signifiante. Ainsi, lorsque les allers-retours de la mère deviennent une question pour l'enfant, celui-ci fait face au désir maternel comme à une énigme, lançant, selon Lacan, la question : l'Autre que me veut-il ? L'enfant se voit ainsi poussé à savoir sur l'objet supposé capable de satisfaire le désir maternel.

Cet Autre, qui apparaît comme exigeant quelque chose de l'enfant, se produit dans la mesure où il y a là un enjeu, au-delà de l'objet donné ou non, qui est l'acte même de donner ou de ne pas donner. En d'autres termes, ce qui est en jeu, c'est l'amour dont l'objet – en tant que don – fait signe (Lacan, 1956-57/1994). La demande se constitue donc comme demande d'amour. Et cela pousse l'enfant à rechercher ce qu'il peut devenir pour l'Autre afin d'être digne de recevoir l'amour sous forme de don, ce qui conduit à l'identification phallique.

L'identification au phallus est la principale expression de cette incompréhension autour de l'objet du désir. En traitant de la prémissse universelle du *phallus* dans le cadre d'une organisation pulsionnelle centrée sur un seul organe génital, Freud (1923/2010) la détache de la réalité anatomique dans le sens de la construction d'un objet dont la réalité est psychique et non de l'ordre des choses. Le phallus imaginaire apparaît comme l'objet supposé capable de combler ce manque radical qu'est le désir, et c'est là que l'enfant va s'accrocher en cherchant à s'identifier à cette image où il suppose que désir et demande coïncident.

Or, de cette manière, l'enfant est emprisonné pour être cet objet supposé capable de combler le manque signifiant structurel dans le champ de l'Autre. C'est cet enfermement qui conduit le petit Hans dans une impasse qui prend la forme de l'angoisse et à laquelle la phobie tente de donner une issue imaginaire. Cependant, pour conquérir un lieu singulier d'énonciation dans cette histoire familiale en cours, il faudra accomplir un cycle qui permette de reconnaître le caractère symbolique de ce qui est en question. Il s'agit du parcours du signifiant sous forme de récit que les théories sexuelles infantiles expriment dans le cadre du complexe de castration. Celui-ci implique l'acceptation sous forme d'un manque symbolique de cet objet imaginaire supposé combler le désir maternel.

Signifiant du manque dans l'Autre et cause du désir

Lacan note qu'il est possible pour Hans, dans une certaine mesure, de soutenir cette identification au *phallus* comme un jeu de tromperie, basé sur

I'hypothèse que quelque chose est là, mais dans la mesure où cela reste voilé. Cependant, l'angoisse exprimerait quelque chose de l'ordre de la limite de cette identification au phallus imaginaire impliquant le danger d'être dévoré par le désir de l'Autre. La solution imaginaire a donc un caractère précaire et l'illusion de pouvoir être le phallus de la mère devient un piège (Lacan, 1956-57/1994).

À ce point limite de la tentative de se fixer à la place d'objet du désir maternel, soutenue par l'hypothèse d'une réponse possible à la demande en étant ce qui manque à l'Autre, l'entrée en jeu de ce quatrième élément qu'est le père montre toute son importance. La fonction paternelle ne doit pas être considérée comme l'imposition d'une rupture d'une harmonie antérieure dans la relation mère-enfant. Elle n'est pas un fait de réalité imposant à un sujet psychologique une adaptation aux exigences sociales.

Selon les mots de Lacan, « le père intervient au titre de message pour la mère ». Un message qui peut se résumer à un non et qui interfère dans le message de la mère à l'enfant. Donc « c'est pour autant que l'objet du désir de la mère est touché par l'interdiction paternelle que le cercle ne se referme pas complètement sur l'enfant et qu'il ne devient pas purement et simplement l'objet du désir de la mère » (Lacan, 1957-58/1998, p. 202).

Si c'est par l'intervention du père en tant que fonction qu'une sortie de ce piège subjectif sera possible, cette sortie n'est pas celle du dépassement d'un mode de pensée archaïque vers un mode plus complexe adapté aux exigences de l'environnement. Pour la psychanalyse, la constitution du sujet se produit toujours sous la forme d'une division. Ainsi, il importe de préciser ce qui est en jeu dans la sortie de l'*Œdipe* par l'inscription de la métaphore paternelle.

Selon Lacan, l'opération de la métaphore paternelle se présente comme « l'institution de quelque chose qui est de l'ordre du signifiant, qui est tenu en réserve, et dont la signification se développera plus tard » (1957-58/1998, p. 195). Le père se présentant en porteur de la vérité sur le désir maternel apparaît comme un signifiant capable de compléter la chaîne de signifiants à l'horizon, fournissant ainsi la signification ultime sur le désir. S'il en était ainsi, nous trouverions là encore la possibilité d'une réponse définitive au désir de savoir en la faisant coïncider avec la demande, le désir lui-même cessant d'être tel en trouvant un objet capable de le satisfaire. Cependant, Lacan (1960/1966) formulera le signifiant du manque dans l'Autre – ce qui est écrit *S* (*A*) –, c'est-à-dire un signifiant qui manque à la place de la garantie de la certitude, refusant, avec cela, que l'issue de la constitution subjective soit proprement résolutive. Bref, le sujet du désir est l'effet même de la division entre savoir et vérité (Lacan, 1965/1966) ; vérité qui sera donc celle de l'impossibilité du savoir lui-même en tant que cause ou désir.

« Le manque dont il s'agit est bien ce que nous avons déjà formulé : qu'il n'y ait pas d'Autre de l'Autre » (Lacan, 1960/1966, p. 818). Dans ce sens,

Lacan rappellera encore que le père en tant que fonction symbolique n'est peut-être que le père-mort. Cela fait que le signifiant – dont sa fonction est celle de représenter le sujet pour les autres signifiants de la batterie – « ne peut être qu'un trait qui se trace de son cercle sans pouvoir y être compté » (Lacan, 1960/1966, p. 819). Ainsi, le signifiant qui complète la chaîne et rend possible la signification n'est que la trace d'un manque.

La métaphore paternelle n'est donc pas celle qui déplace le sujet de la signification phallique vers une autre signification, mais précisément celle qui impose la logique du signifiant, loi du « déplacement et de refente » (Lacan, 1966, p. 233-234), comme loi du désir qui dégage l'horizon de la signification au lieu de le fermer. La promesse de signification pour « plus tard » se révèle, de cette manière, un impossible structurel. C'est-à-dire que la métaphore paternelle remplace le phallus imaginaire en tant que réponse au désir maternel, mais dans la mesure où le Nom-du-Père implique le signifiant de l'absence dans l'Autre (l'absence d'un signifiant qui soutient la signification du désir maternel), ce n'est pas exactement la substitution d'une chose à une autre, mais la confirmation que le signifiant n'existe qu'en faisant partie d'une chaîne sans fin.

Le parcours du signifiant

La formulation du signifiant du manque dans l'Autre conduit Lacan à reprendre, pour la rectifier, la théorie freudienne de l'angoisse comme « réaction-signal à la perte d'un objet » (Lacan, 1962-63/2004, p. 66). Selon lui, la source de l'angoisse n'est pas la perte d'un objet, mais au contraire l'absence de celle-ci. Ainsi, ce qui est essentiel dans l'angoisse, c'est qu'elle « n'est pas le signal d'un manque, mais de quelque chose qu'il faut concevoir à un niveau redoublé, d'être le défaut de l'appui que donne le manque » (*Id.*, p. 66-67). Dans sa forme spécifique d'angoisse de castration (propre à l'organisation phallique), elle éclate précisément lorsque le sujet est confronté au caractère radicalement signifiant de l'objet phallique. Là où le phallus est censé avoir une consistance imaginaire, il ne peut apparaître que comme un manque. Par conséquent, cette rencontre avec la vérité du manque d'un objet capable de répondre au désir maternel ne peut avoir d'autre forme subjective que l'angoisse. Elle mérite le qualificatif d'angoisse de castration parce qu'elle est celle qui vient à sa rencontre comme substitut de cette vérité. Aussi, Lacan affirme :

« La castration est le prix de cette structure, elle se substitue à cette vérité. Mais en fait, cela est un jeu illusoire. Il n'y a pas de castration parce que, au lieu où elle a à se produire, il n'y a pas d'objet à castrer. Il faudrait pour cela que le phallus fût là, or il n'est là que pour qu'il n'y ait pas d'angoisse. » (*Id.*, p. 311).

L'angoisse étant le signe de la limite du registre de la demande, de son épuisement, ce qui manque dans ce cas n'est pas la restitution d'une place

illusoire d'être l'objet du désir maternel ou l'offre d'une place supérieure, mais précisément, ce qui fait défaut, c'est le manque. On peut illustrer cela en se rappelant la fin de l'analyse de Hans dans laquelle il déclare que le plombier lui enlève son derrière et son fait-wiwi pour en mettre d'autres. Lacan est perspicace en prêtant attention au fait que le remplacement de ce dernier par un plus grand est un propos du père, pointant précisément ce qu'il expose de la difficulté de Hans à conclure sa traversée de l'Œdipe dans la mesure où le père ne peut soutenir la castration que le garçon convoque sans cesse. C'est-à-dire que la castration n'est pas un obstacle, mais une ressource qui ordonne la nomination du point d'angoisse.

La sortie de ce carrefour, propre à la constitution d'un sujet capable de conquérir un lieu d'énonciation dans le champ de la parole et du langage, qui chez Hans conduit à l'angoisse et à la phobie comme raccourci imaginaire, dépend d'un travail d'élaboration psychique régi par le parcours du signifiant. C'est-à-dire qu'il faudra accomplir un cycle qui permet l'inscription symbolique du manque à travers le complexe de castration par lequel l'objet perdu devient cause du désir.

Lacan affirme que la radicalité du manque réside dans le fait qu'il est irréductible et en même temps insoutenable, faisant de la tentative incessante de le contourner « un vice de structure » (Lacan, 1962-63/2004, p. 159). L'intervention de la métaphore paternelle se présente comme ce qui permet à ce *vice de structure* de ne pas condamner l'être parlant à l'éternelle réitération de l'impasse ainsi qu'à la répétition sans différence des mêmes idées. Cependant, l'expérience que l'Œdipe rend possible ne consiste pas à surmonter l'impasse, mais à la réécrire sous la forme de l'impossible.

Le manque se transmet précisément sous la forme de ce qui, dans l'énonciation, ne se réduit pas à l'énoncé. Précisément parce que ce n'est pas quelque chose qui peut être communiqué, l'expérience œdipienne doit être refaite par tout un chacun qui se lance à la conquête d'un lieu d'énonciation. C'est en ce sens que le caractère dynamique des formulations infantiles, magistralement présenté par le cas du petit Hans, conduit Lacan à les rapprocher des récits mythiques, à partir des travaux de Lévi-Strauss, du mythe individuel du névrosé (Lacan, 1953/2007).

Le complexe d'Œdipe lui-même synthétise cette voie qui est celle de la construction mythique rétroactive selon laquelle « la pleine satisfaction, narcissique, aurait existé [...] mais que la présence du père (ou d'un substitut, comme le cheval de Hans) l'aurait empêché de l'atteindre » (Faria, 2008, p. 4). Cette construction conduit à une mise en ordre symbolique de l'expérience imaginaire et rend possible de faire du reste produit par cette mise en ordre, l'objet cause du désir.

En parlant de cet élément dynamique en jeu dans les formulations du petit Hans, Lacan reprend ce qu'il formule à propos du développement mythique d'un système signifiant symptomatique, qui part d'une impasse, se déplace par déboîtement progressif au travers d'une série de médiations et retrouve

à l'arrivée, « à la fin du déplacement opératoire du système signifiant » (Lacan, 1956-57/1994, p. 420), l'impasse d'où il est parti, mais d'une autre manière. Selon lui, il y va d'une caractéristique commune entre le mythe individuel du névrosé et la mythologie : la confrontation d'une situation impossible à travers l'articulation de toutes les formes d'impossibilité de solution.

L'organisation de l'imaginaire dans le mythe impliquerait donc un ordre symbolique, mais de telle sorte « qu'il subsiste un résidu irréductible [...] où se lit ce que je dirai le signe d'une espèce d'impossibilité de la totale résolution du problème du mythe ». Avec cela, « le mythe serait là pour nous montrer la mise en équation sous une forme signifiante d'une problématique qui doit par elle-même laisser nécessairement quelque chose d'ouvert », ce qui lui octroie pour fonction de fournir « le signifiant de l'impossible » (Lacan, 1956/2007, p. 105).

Cela dépend d'un déroulement temporel dont les formulations infantiles témoignent, comme le franchissement d'une certaine voie qui permet la chute de l'objet par laquelle il peut en venir à occuper la place de cause du désir. C'est en ce sens qu'Aulagnier-Spairani (1967) affirme que le père se présente comme une réponse au désir de savoir, mais une réponse qui implique un interdit, c'est-à-dire que ce qui est su est en même temps perdu pour le désir de façon telle que la vérité échappe au savoir. Ce clivage entre *savoir* et *vérité* (Lacan, 1965/1966) constitue l'objet *a* comme un point à l'horizon de la pensée où son ouverture, de par le doute et le questionnement, restera toujours insurmontable. Cette ouverture au sein même de la pensée se présente comme *désir de savoir*.

L'impossibilité de savoir et le désir sont les deux faces d'une même pièce. Cela résulte du fait que la castration, par laquelle la loi du désir se structure, est une résolution *sui generis* de l'impasse de l'identification. Son efficacité vient du fait qu'elle n'élimine pas l'impasse. Il s'agit donc d'un complexe, c'est-à-dire de l'indication d'un assemblage qui structure l'impossible à l'œuvre dans la réalité psychique.

Ainsi, la castration confirme la nature paradoxale du désir : le sujet désire savoir ce qui manque et, en même temps, ne pas savoir qu'on ne peut pas savoir qu'il n'y a pas de savoir que *ça* manque. Il n'y a pas désir de savoir sans désir de ne pas savoir. C'est à partir de ce fonctionnement paradoxal que le penser se déplie et, incapable de connaître la cause, est amené à produire de nouvelles idées, tout en élargissant l'univers des connaissances possibles en ignorant la vérité (de Lajonquière, 1992, 2020).

Conclusion

Nous nous sommes posé la question de ce qui fait penser à partir d'un apport strictement psychanalytique afin de proposer des repères de lecture des transformations de la pensée chez l'enfant, repères éloignés de la vision

hégémonique dans le champ de l'éducation qui suppose à l'œuvre un programme évolutif normal d'une intelligence infantile donnée naturellement. Selon cette vision naturalisante, toute réponse différente de l'enfant à celle qui est attendue est considérée comme une anomalie et donc l'expression d'un penser troublé. Avec le cas clinique freudien du petit Hans et sa reprise par Lacan comme fil conducteur de la réflexion, il a été possible de déplier ce qui apparaît dans les discours des enfants comme de l'ordre d'un parcours signifiant. Prise dans la dialectique entre la demande d'amour et le désir de savoir, cette voie est celle par laquelle se déploie l'impasse autour de l'objet du désir maternel dans le sens de l'inscription du signifiant du manque dans l'Autre. Ainsi, dans le cadre de la réflexion freudienne revisitée par Lacan, la vérité inconsciente de cette absence de signifiant, capable de fournir la clé de l'éénigme du désir maternel dans le registre du savoir, est ce qui fonctionne comme la cause même de la pensée dans le champ de la parole et du langage.

Références bibliographiques

- Aulagnier-Spairani, P. (1967). Le désir de savoir dans ses rapports avec la transgression. *L'Inconscient*, 1, 109-125.
- Borges Anacleto, J. M. (2019). *Conhecimento e desejo de saber : de Piaget a Lacan*. São Paulo : Instituto Langage.
- Dor, J. (2002). *Introduction à la lecture de Lacan. L'inconscient structuré comme un langage. La structure du sujet*. Paris : Denoël. (Texte original publié en 1985).
- Faria, M. R. (2008). Complexo de Édipo, narcisismo e angústia: o simbólico, o imaginário e o real no tratamento psicanalítico do pequeno Hans. *Fort-Da - Psicoanálisis con niños*, n. 10. Disponible sur : <http://www.fort-da.org/fort-da10/faria.htm>.
- Freud, S. (1998). Les névropsychoses de défense. Dans *Œuvres complètes 1894-1899* (vol. III, p. 1-58). Paris : PUF. (Texte original publié en 1894).
- Freud, S. (1998). Sur la critique de la névrose d'angoisse. Dans *Œuvres complètes 1894-1899* (vol. III, p. 59-78). Paris : PUF. (Texte original publié en 1895).
- Freud, S. (1998). Analyse de la phobie d'un garçon de cinq ans. Dans *Œuvres complètes 1908-1909* (vol. IX, p. 1-130). Paris : PUF. (Texte original publié en 1909).
- Freud, S. (1998). Le refoulement. Dans *Œuvres complètes 1914-1915* (vol. XIII, p. 187-201). Paris : PUF. (Texte original publié en 1915).
- Freud, S. (1992). Inhibition, symptôme et angoisse. Dans *Œuvres complètes 1923- 1925* (vol. XVII, p. 203-286). Paris : PUF. (Texte original publié en 1926).
- Freud, S. (2002). Au-delà du principe du plaisir. Dans *Œuvres complètes 1916- 1920* (vol. XV, p. 273-338). Paris : PUF. (Texte original publié en 1920).

- Freud, S. (2006). Trois essais sur la théorie sexuelle. Dans *Œuvres complètes 1901- 1905* (vol. VI, p. 59-182). Paris : PUF. (Texte original publié en 1905).
- Freud, S. (2007). Des théories sexuelles infantiles. Dans *Œuvres complètes 1908- 1909* (vol. VIII, p. 226-242). Paris : PUF. (Texte original publié en 1908).
- Freud, S. (2010). Le moi et le ça. Dans *Œuvres complètes 1921-1923* (vol. XVI, p. 255-301). Paris : PUF. (Texte original publié en 1923).
- Lacan, J. (1966). Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien. Dans *Écrits* (p. 793-828). Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1960).
- Lacan, J. (1966). La science et la vérité. Dans *Écrits* (p. 855-877). Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1965).
- Lacan, J. (1966). Du sujet enfin en question. Dans *Écrits* (p. 229-236). Paris : Éditions du Seuil.
- Lacan, J. (1994). *Le Séminaire – Livre IV. La relation d'objet*. Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1956-1957).
- Lacan, J. (1998). *Le Séminaire – Livre V. Les formations de l'inconscient*. Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1957-1958).
- Lacan, J. (2004). *Le Séminaire – Livre X. L'angoisse*. Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1962-1963).
- Lacan J. (2007). Le mythe individuel du névrosé ou Poésie et vérité dans la névrose. Dans *Le mythe individuel du névrosé* (p. 11-49). Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1953).
- Lacan J. (2007). Intervention après d'un exposé de Claude Lévi-Strauss à la Société française de philosophie. Dans *Le mythe individuel du névrosé* (p. 100-113). Paris : Éditions du Seuil. (Texte original publié en 1956).
- de Lajonquièvre, L. (1992). *De Piaget a Freud: notas para repensar o erro nas aprendizagens*. Petrópolis (Brésil) : Vozes. [Version castillane chez Nueva Vision de Buenos Aires].
- de Lajonquièvre, L. (2020). Pour une clinique de l'apprendre entre connaissance et savoir. *Cliopsy*, 24, 89-105.
<https://doi.org/10.3917/cliop.024.0089>

Julia Maria Borges Anacleto

LEPSI

Universidade de São Paulo (Brésil)

Léandro de Lajonquièvre

CIRCEFT EA 4384

Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis

Pour citer ce texte :

Borges Anacleto, J. M. et de Lajonquièvre, L. (2022).
Le désir de savoir fait penser. Le cas du petit Hans.
Cliopsy, 27, 69-82.